



HAL
open science

Des stéréotypes à l'ère des fake news. La figure du scientifique dans le débat sur le climat

Isabelle Boyer, Luciana Radut-Gaghi

► To cite this version:

Isabelle Boyer, Luciana Radut-Gaghi. Des stéréotypes à l'ère des fake news. La figure du scientifique dans le débat sur le climat. *Communication - Information, médias, théories, pratiques*, 2021, Vol. 38/2, 10.4000/communication.14378 . hal-03704889

HAL Id: hal-03704889

<https://hal.science/hal-03704889>

Submitted on 26 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des stéréotypes à l'ère des *fake news*

La figure du scientifique dans le débat sur le climat

Isabelle Boyer et Luciana Radut-Gaghi

<https://doi.org/10.4000/communication.14378>

Isabelle Boyer et Luciana Radut-Gaghi, « Des stéréotypes à l'ère des *fake news* », *Communication* [En ligne], Vol. 38/2 | 2021, mis en ligne le 01 novembre 2021, consulté le 26 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/communication/14378> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.14378>

Que ce soit lors de la dernière campagne présidentielle étatsunienne pendant laquelle Donald Trump a largement participé à la diffusion des *fake news* ou face aux récentes grandes crises climatiques telles que les incendies australiens, amazoniens ou étatsuniens, *fake news* et informations se sont côtoyées sur la scène médiatique, contribuant à former l'opinion publique. Les stéréotypes et les représentations sociales jouent un rôle analogue dans ce processus de formation de la pensée sociale (Guimelli, 1999).

2 Nous nous proposons dans le présent article d'explorer des synergies dans le fonctionnement des deux couples suivants, qui ont déjà suscité nombre de recherches : information-*fake news* (Rébillard, 2017 ; François, 2015 ; Stephan et Vauchez, 2019, par exemple) et représentation sociale-stéréotype (Boyer, 2019, 2003 ; Amossy, 1991 ; Flament et Rouquette, 2003). Au début du XX^e siècle, dans son ouvrage *Public Opinion*, Walter Lippmann (1922) caractérisait les stéréotypes en quatre points essentiels : ils présentaient une simplification excessive, de fréquentes inexactitudes, ils se construisaient à partir d'expériences indirectes et montraient une forte résistance au changement. Ils n'ont que l'apparence de représentations sociales bien qu'ils reposent tous deux sur un consensus social et permettent d'interpréter le contexte sociétal. Dans le cadre de cette recherche, un savoir de sens commun définit le concept de représentations sociales (Jodelet, 1989). Considérons maintenant l'information, quelle qu'elle soit et présentée de diverses manières pour atteindre un objectif, comme « logiquement dépendante d'une réalité présumée ; informer, c'est par définition rendre compte d'un fait » (Gauthier, 2018, p. 2). Les *fake news* sont alors plus compliquées à définir, même si on peut leur reconnaître une caractéristique essentielle, l'intention de tromper (Harsin, 2018) qui peut être au service de divers objectifs : idéologique, politique ou économique. En effet, « elles ne présentent pas les signaux logiques ou linguistiques qui indiquent le faux » (Frau-Meigs, 2019, p. 15). Tout au long de cette présentation, ces quatre concepts, définis ultérieurement, seront mobilisés.

- 1 Nous gardons dans cet article la désignation employée par les médias de « climatosceptique ». Il ne (...)

3 Reprenant l'expression quelque peu ironique de Dominique Wolton à l'égard du stéréotype qui serait « un peu la représentation qui a mal vieilli, qui s'est racornie » (2019, p. 12), nous la transposons et nous interrogeons : les *fake news* ne seraient-elles pas devenues un ersatz d'information provoquant par ricochet une sublimation du pouvoir argumentatif des stéréotypes ? Nous faisons l'hypothèse que dans le contexte des débats publics actuels, où les *fake news* se côtoient et parfois se confondent avec des informations, le rôle argumentatif des stéréotypes est exacerbé dans la définition de soi et de la relation à l'autre. Parmi les débats publics, celui portant sur le climat est des plus prégnants et des plus fertiles pour les recherches en communication (Lamizet, 2013 ; Motulski, Guindon et Tanguay-Hébert, 2017 ; Comby, 2013). La question du réchauffement climatique, ayant des enjeux politiques directs et discutée aussi en dehors des cercles scientifiques exclusifs, favorise un traitement particulier de la figure du scientifique. Au-delà de la virulence des arguments, des oppositions, voire des accusations mutuelles, le discours des scientifiques comporte des convergences concernant leurs propres représentations. Cette convergence ne serait pas due au hasard, mais serait incitée, renforcée précisément par un contexte imprégné de *fake news* ; dans ce contexte de suspicion publique, les chercheurs sur le climat de tous bords se doivent d'afficher une image de scientifique accompli. Deux groupes de climatologues se distinguent : les climatosceptiques¹ et ceux que nous nommerons les défenseurs du climat. Notre monde actuel devient de plus en plus conscient des problèmes climatiques, et le combat entre climatosceptiques

et défenseurs du climat envahit la scène médiatique et politique. L'affrontement entre les deux camps voit s'inviter de plus en plus fréquemment la notion de *fake news* dans ce débat, ce qui a une incidence sur l'image même du scientifique.

4 Nous poserons d'abord le cadre conceptuel dans lequel s'inscrit notre démarche heuristique, puis nous exposerons la méthodologie utilisée. Ensuite, nous analyserons le contexte et enfin nous présenterons et discuterons les résultats obtenus.

L'état de l'art

- 2 Inévitable attention économisée (traduction des auteures). Toutes les citations sont extraites de l' (...)
- 3 Dans la grande confusion florissante du monde extérieur, nous choisissons ce que notre culture a dé (...)
- 4 Nos habitudes, nos goûts, nos qualités, notre confort et nos espoirs (traduction des auteures).
- 5 Notre univers et l'univers (traduction des auteures).

5 Le stéréotype reste cette version simplifiée, schématisée, condensée des opinions depuis Lippmann. Nous l'utilisons parce que « economizing attention is so inevitable »² dans nos vies et en vertu de la culture à laquelle nous appartenons : « In the great blooming, buzzing confusion of the outer world we pick out what our culture has already defined for us, and we tend to perceive that which we have picked out in the form stereotyped for us by our culture »³ (Lippmann, 1922). Pour Lippmann, les stéréotypes synthétisent le monde, notre monde, « our habits, our tastes, our capacities, our comforts and our hopes have adjusted themselves »⁴. Peu enclins à faire une distinction entre « our universe and the universe »⁵, nous sommes d'autant plus sensibles aux stéréotypes lorsqu'ils renforcent ceux que nous avons intégrés lors du processus de socialisation. Ils sont notre arme de défense contre l'alter au sens large et nous permettent ainsi de le tenir à distance, de nous en différencier. Les stéréotypes individualisent, font le tri, catégorisent, pendant que les représentations intègrent, généralisent et aident à la découverte du monde. Les stéréotypes seraient le penchant obscur, simplifié des représentations, mais ce penchant qui facilite la formulation de l'opinion. Selon les psychologues sociaux, le stéréotype fait partie de la dimension normative ou évaluative du noyau central de la représentation sociale (Abric, 1994, 2003). Il joue un rôle important dans le passage de la représentation à la catégorisation (Sales-Wuillemin, 2006), car il filtre, il aide à classer, il construit du sens. En fin de compte, il faut rappeler que stéréotypes et représentations se nourrissent de connaissances de sens commun, comme le disait Serge Moscovici (1961). Afin de préciser ce concept, nous reprendrons la définition de Denise Jodelet, qui considère la représentation sociale comme

[...] une manière d'interpréter et de penser notre réalité quotidienne, une forme de connaissance sociale. Et corrélativement à l'activité mentale déployée par les individus et les groupes pour fixer leur position par rapport à des situations, événements, objets et communications qui les concernent. Le social y intervient de plusieurs manières : par le contexte concret où sont situés personnes et groupes ; par la communication qui s'établit entre eux ; par les cadres d'appréhension que fournit leur bagage culturel ; par les codes, valeurs et idéologies liés aux positions ou appartenances sociales spécifiques (1992, p. 360).

6 Cette auteure souligne l'essence sociale de ce concept, mais également son rôle essentiel en matière d'appréhension de la réalité sociale grâce aux deux processus que sont l'objectivation et l'ancrage (Moscovici, 1961). Pour une vision structurée, dans une construction théorique à plusieurs étages, idéologie, représentations sociales, attitudes et opinions sont, du plus fort au plus faible, les niveaux d'intégration de la pensée sociale (Flament et Rouquette, 2003).

7 Lors de cette élaboration sociale, Lippmann est surpris par la facilité avec laquelle nous adoptons les stéréotypes. « The gullibility », dit-il en anglais, ce qui se traduit par naïveté, mais surtout crédulité. Nous y croyons donc, car cela (se) doit d'être vrai. Mais comment se fait-il qu'on croit au faux, et notamment aux *fake news* ?

8 Divers auteurs (Harsin, 2018 ; Huyghe, 2018a et 2018b) traduisent ce terme anglais respectivement par « informations truquées » ou « blagues », dont le but peut différer entre un désir

de parodie ou de désinformation. François-Bernard Huygues (2018b) donne des pistes afin de repérer les informations fallacieuses qui peuvent être qualifiées de *fake news*, en se référant aux caractéristiques suivantes : être en contradiction évidente avec toute logique, avoir une origine indéfinissable et démontrer une réelle volonté de tromperie. Pour cet auteur, il s'agirait d'une rumeur, phénomène ancien, à laquelle serait associée l'iconographie, ce qui peut laisser augurer de son pouvoir d'influence dans un monde où l'image est de plus en plus prépondérante (Faccioli, 2007). Pour Arnaud Mercier (2018), il s'agit de mettre en avant l'intention de fausser l'information. Les *fake news* ne constituent donc pas une information fausse, mais une information faussée. Stéphane Grumbach relativise la nouveauté des *fake news* (Mercier, 2018) . Il ne s'agit que de la vieille histoire de la manipulation de l'opinion au moyen d'informations fausses par des responsables politiques, des entreprises ou des gouvernements, comme Lippmann l'avait analysé ou préconisé en son temps.

9Puisque les *fake news* ne renvoient pas à un phénomène nouveau, les théories en place pourraient les expliquer. La plus susceptible d'y parvenir est la sociologie des croyances collectives. Elle répond à la question pourquoi y croit-on ? Parce qu'on a des raisons d'y croire, répond Raymond Boudon (2009) quand il examine la rationalité ordinaire, ou parce que ces informations (fausses, rapides, schématiques ou bien trop détaillées) ont une utilité sociale. Gérald Bronner (2010) énumère ses utilités sociales possibles : outils de domination, affirmation de vérités sociales, révélatrices de crises ou de consensus sociaux, maîtrise collective d'un environnement.

10Mais qu'entend-on par information, comment se structure-t-elle ? Dans un article traitant du post-factualisme, Gilles Gauthier donne une définition de l'information en soulignant ses liens avec la réalité :

[...] informer, c'est par définition rendre compte d'un fait. Ce fait peut être de diverses natures : physique, psychologique, institutionnelle ou même fictionnelle. Il peut être représenté de différentes façons ; catégorique, négative ou conditionnelle, et à diverses fins : rapporter, mettre en question, conjecturer ou pronostiquer. Quel qu'en soit le mode d'opération, l'information a toujours pour condition de possibilité la reconnaissance d'une réalité (2018, p. 3).

11Ce principe de réalité qui caractérise l'information est quasi absent lorsque l'on considère les *fake news*. De plus, les objectifs poursuivis diffèrent. Il ne s'agit plus d'informer, mais de désinformer en utilisant un outil puissant qu'est le bouche-à-oreille, aujourd'hui amplifié par l'utilisation des médias sociaux. En effet, Gauthier, reprenant les propos de la rédactrice en chef du *Guardian* (Viner, 2016), montre qu'il est de plus en plus difficile de respecter ce principe de réalité en autorisant n'importe quel quidam à interférer dans le débat public à une grande vitesse, ce qui réduit ainsi le temps de vérification et d'analyse. Ce phénomène est d'autant plus prégnant lorsque le fait est perçu comme ayant toutes les caractéristiques d'un fait réel.

12Devant la multiplicité des informations, le sujet a tendance à retenir ce qui est saillant et à accorder plus d'attention à l'aspect relationnel qu'au contenu. Ainsi la métacommunication définie par Paul Watzlawick (1979) risque-t-elle, si elle ne le fait pas déjà, de supplanter le contenu du message (Desmaison et Jubin, 2019).

13Dans une démarche de simplification de l'information, l'utilisation préférentielle des stéréotypes par les *fake news* facilite la formation des opinions et participe au renforcement des croyances préexistantes. En outre, les deux favorisent la mise à distance de l'autre, la création d'une frontière entre le *in-group* et le *out-group* (Huygues, 2018b). Les stéréotypes organisent la réalité sociale selon un principe de dualité, « ils construisent des murs ou des ponts entre eux et nous » (Lehmans, 2018, p. 217). Si l'on observe le phénomène des *fake news*, on remarque également une séparation entre un groupe qui pourrait être qualifié « d'initiés », capables de se prévenir de l'action de ses fausses informations, et les autres qui n'ont pas accès à certaines sources informationnelles. Il convient donc de les contrer ou du moins d'atténuer leurs effets par l'éducation, comme l'illustre par exemple la démarche de Bronner et Krassinsky qui se sont associés pour produire la bande dessinée *Crédulité et rumeurs. Faire face aux théories du complot et aux fake news* (2018). La structuration dualiste précédemment évoquée se rencontre aussi bien entre les informations diffusées de manière verticale par le pouvoir politique et les médias traditionnels que dans celles émises de pair-à-pair, c'est-à-dire de façon horizontale (Huygues, 2018b). Une nuance est sans doute à introduire qui peut agir aussi comme hypothèse de travail : les stéréotypes accélèrent la formation d'opinions et contribuent à la réception des *fake news*. Car celles-ci se fondent sur des connaissances communes, partagées, des représentations collectives et également sur les stéréotypes qui reposent eux aussi sur un consensus social.

14Ni stéréotypes ni *fake news* ne sont en lien direct avec une réalité présupposée à l'inverse de l'information qui en est dépendante puisque son but est de rendre compte d'un fait (Gauthier, 2018), mais ils constituent pourtant une base de connaissance rapide qui permet à un individu d'appréhender la réalité sociale. Ils jouent souvent sur le syllogisme incomplet, l'enthymème, car l'information doit circuler rapidement, sous couvert d'efficacité. Untel est flegmatique comme tout Britannique (enthymème stéréotypé). Autrement dit, tous les deux ont comme fondement un modèle argumentatif basé sur l'économie de l'information, l'effort moindre, la rapidité, avec pour effet d'atteindre le plus grand nombre en étant facilement assimilables. Les deux se fondent sur le vraisemblable au lieu du vrai, selon les analystes de l'argumentation.

15Stéréotypes et *fake news* se rencontrent souvent, s'utilisent mutuellement. La rencontre la plus commune entre les deux se fait sur le terrain des rumeurs. Car les deux (se) répètent afin de pouvoir être mieux assimilés. En fin de compte, les deux phénomènes laissent des traces qui interviennent dans les catégorisations futures, et cela indépendamment de leur relation à la vérité. Ils sont tout simplement sécurisants pour la communauté, ils renforcent l'identité du groupe.

16Remarquons pourtant que l'emballement autour des *fake news* est sans précédent pour un phénomène lié au discours politique. Ce point les distingue des rumeurs. Des signaux d'alarme sont sans cesse tirés dans les médias, les chercheurs font des *mea culpa* collectifs pour ne pas avoir vu arriver le phénomène (Mercier, 2018), une législation leur sera consacrée à l'échelle européenne. Est-ce le signe que des limites ont été dépassées ? Lesquelles ? Ainsi, si le stéréotype peut être à souhait objet du jeu des représentations sur le terrain du sens commun, les *fake news* semblent en faire trop. On a pu les utiliser comme objet de moquerie et dans un but humoristique, comme aux États-Unis, dès 1999, dans le journal *The Onion* puis dans le *Daily Show TV*, émission de télévision très populaire (Harsin, 2018). Mais ce n'était que des parodies, donc acceptables. Mais dès que les *fake news* ont enfreint le terrain de la désinformation, elles ont été bannies et ont même suscité un sentiment de crainte et une volonté d'en analyser les mécanismes afin de tenter de trouver des solutions pour les circonscrire. Leur pouvoir de nuisance peut avoir des répercussions sur certaines décisions politiques (voir l'exemple de la lutte contre les changements climatiques), une multitude de *fake news* ont vu le jour, créant une confusion dans l'esprit des citoyens et rendant ainsi cette tâche encore plus difficile (*Nature Communications*, 2017). Dans cette perspective aussi, la Commission européenne a nommé un groupe d'experts pour déterminer les comportements à adopter afin de limiter l'action des *fake news*. Cette décision peut être considérée comme une illustration de la peur suscitée par ce phénomène.

17La limite est-elle donc celle de l'espace politique ? Le pouvoir d'action des *fake news* devient inacceptable dès qu'elles utilisent à outrance les stéréotypes, notamment au service d'idéologies. Jieun Shin *et al.* (2018) ont souligné combien la désinformation était fonction des motivations et des stratégies médiatiques des partisans de tel ou tel parti politique au travers de l'utilisation des réseaux sociaux. Une diffusion en cascade est observable à partir de l'action des *followers*. « Les fakes news peuvent aussi être considérées par certains comme la manifestation d'une forme de panique médiatique, à savoir un moment de questionnement d'un média par un autre » (Frau-Meigs, 2019, p. 10). Les *fake news* seraient à l'information ce que les stéréotypes sont aux représentations, du moins théoriquement.

Tableau 1. Mise en perspective des quatre concepts fondamentaux de notre recherche

Concept	Information	<i>Fake news</i>	Représentation	Stéréotype
Principales caractéristiques				
Généralisation à outrance		+		+
Fondement sur des faits réels	+		+	
Mise à distance de l'autre		+		+
Basé essentiellement sur l'expérience indirecte		+		+
Inexactitude		+		+
Résistance à de nouvelles informations		+		+
Action amplifiée sur la métacommunication		+		+
Consensus social			+	+
Appui sur des sources scientifiques	+	+	+	+

18 Si l'on peut repérer quelques fonctions communes et quelques moyens d'action similaires, comme le montre le tableau 1 (la liste ne se veut pas exhaustive), les deux phénomènes ne se trouvent pas dans une situation de symétrie, mais plutôt de complémentarité. Car leur terrain d'action est de plus en plus subtil et divers.

La méthodologie

19 Pour tester notre hypothèse, nous avons recours à une méthodologie qui s'inscrit dans une démarche d'épistémologie du discours. Nous concevons le discours comme lieu de consolidation des connaissances et, en même temps, comme accès aux connaissances spécifiques d'un domaine du réel. Notre choix s'est arrêté sur le discours des scientifiques dans un domaine précis : le climat. Pour ce qui est de la question du réchauffement climatique, deux dimensions discursives coexistent et se superposent : le discours autour du climat et le discours sur la véracité des arguments sur le climat. Le climat, le réchauffement climatique, les émissions de dioxyde de carbone sont autant de données scientifiques qui, une fois entrées dans les débats de l'espace public, ont aussi été publiquement soumises au doute, dans le contexte de la post-vérité et des informations fausses instrumentalisées par le politique, mais pas uniquement. En fin de compte, les scientifiques ne se contentent plus d'exposer leurs données et leurs résultats, mais ont également recours à des procédés rhétoriques visant la persuasion du public. Riches et véhéments, ces discours sont faits aussi bien de démonstrations scientifiques que d'arguments dont l'analyse souligne des formes parfois caricaturales de désignations, d'inclusions, de catégorisations. À l'intérieur de ces discours, dans le cadre de cet article, nous ne nous penchons pas sur les arguments en faveur ou non du réchauffement climatique, mais sur les représentations des scientifiques eux-mêmes.

20 Pour ce faire, sur le terrain vaste et interdisciplinaire de l'analyse du discours ou des études du discours, nous menons une micro-analyse argumentative et discursive (Amossy, 1999, 2015), tout en tenant compte du contexte de production des discours. Dans un corpus bien spécifique d'écrits sur le domaine, nous isolons des extraits argumentatifs. Nous y recherchons l'existence de catégories récurrentes relatives à l'image de soi des scientifiques, selon l'analyse amossyenne. Cette image de soi se crée dans un rapport à l'autre, que ce soit le public ou les autres scientifiques. Pour reprendre une distinction opérée par Dominique Maingueneau (2002), nous recherchons l'ethos discursif, que le locuteur bâtit lors de l'acte d'énonciation, qui peut se trouver en contradiction avec l'ethos prédiscursif, que le public associe au locuteur en fonction des représentations dont il dispose. Dans ces catégories récurrentes, la reprise de stéréotypes consacrés ainsi que des références à la vérité ou au faux sont nos principales préoccupations.

21 Nous analysons les figures des scientifiques notamment à travers le dialogue qui a pu être instauré entre défenseurs du climat et climatosceptiques dans l'espace public, fortement marqué par un jeu

de désignations et d'auto-désignations. Il reste à savoir si cet ethos discursif entretient des rapports d'équivalence avec l'éthos prédiscursif, celui que le public se fait des auteurs du discours.

22 Une première entrée en la matière est offerte par Hervé Le Treut, climatologue français, membre de l'Académie des sciences, professeur à Sorbonne Université et à l'École Polytechnique, qui décrit avec pessimisme ses pairs :

Nous sommes d'abord mal identifiés, car directement ou indirectement porteurs de l'ambiguïté qui sépare les écologues (scientifiques) et les écologistes (politiques). Nous ne sommes pas nécessairement reconnus comme des scientifiques, à la différence, par exemple, de nos amis astrophysiciens : nous venons pourtant souvent des mêmes écoles ou universités, où nous nous sommes coudoyés pendant nos études. [...] La très forte médiatisation de notre discipline nous impose une certaine retenue (2019, p. 3).

23 Le discours des scientifiques sur eux-mêmes nous semble donc intéressant, car il est détaché des clichés qui peuvent circuler dans l'espace public. Pour cela, nous avons établi un corpus composé d'ouvrages rédigés par des scientifiques reconnus, publiés en français (en version originale ou traduite), qui sont devenus des références dans ce domaine au cours des 15 dernières années. L'un des critères de sélection a été que leurs auteurs soient cités dans l'espace public français. Ainsi des extraits de ces livres sont-ils repris dans divers articles journalistiques. Nous avons donc choisi ce type de documents, car ils sont accessibles au grand public. Ils participent ainsi à une certaine vulgarisation scientifique et sont perçus par le grand public comme écrits par des spécialistes dignes de confiance. Parmi eux, il y a des discours plutôt climatosceptiques comme l'ouvrage de François Gervais (lui-même membre du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat ou GIEC), *L'urgence climatique est un leurre* (2018). De l'autre côté, Naomi Oreskes et Erik M. Conway avaient écrit en 2010 *Les marchands du doute*, traduit en français en 2012, qui recense des publications, écrits, discours qui portent la parole de défenseurs du climat. Ces écrits et ces extraits sont devenus des références et continuent d'être cités aujourd'hui. Nous avons été tentées d'inclure dans notre liste l'ouvrage de Stéphane Foucart *L'avenir du climat : enquête sur les climatosceptiques* publié en 2010. Aussi savoureux qu'il soit, il contreviendrait à notre objectif d'analyser le discours de scientifiques sur le climat afin d'en déceler leur métareprésentation. Nous avons donc renoncé à l'étude de ce dernier ouvrage dans cette analyse.

24 Ces ouvrages sont des textes de communication scientifique destinés à de larges publics. Ils sont constitués aussi bien de démonstrations que d'argumentations, et donc poursuivent un « effet de conviction » indéniable. « Plus le destinataire est convaincu de la véracité, de la pertinence, de la justesse des propos du locuteur, plus le discours de ce dernier peut être dit argumentativement efficace » (Moeschler, 1994, p. 95). Nous adoptons donc ici une approche communicationnelle de l'analyse argumentative, pour laquelle le discours vise un auditoire dans un contexte et « une situation de communication dans laquelle elle doit produire son effet » (Amossy, 1999, p. 23). Charaudeau parle de situation globale de communication qui « se définit conceptuellement par le nombre d'instances de communication en présence, ce qui les légitime quant à leurs rôle et statut, les types de rapport qui s'instaurent entre elles, la finalité discursive qu'elle vise et le domaine thématique qui s'y attache » (2006, p. 30). La situation dans laquelle les discours scientifiques sur le climat sont médiatisés est empreinte de débats politiques, de remises en cause idéologiques, de médiatisations de doutes sur des données scientifiques qui entraînent une interpellation publique de la parole scientifique. Analyser le discours des scientifiques sur eux-mêmes met en avant des procédés discursifs de renforcement de l'éthos scientifique. Dans les lignes qui suivent, nous abordons ce contexte soumis à la tension entre politique, information et science.

Le contexte

25 Lors de la campagne pour l'élection présidentielle étatsunienne de 2016, par son utilisation des *fake news* au service de la course au pouvoir, Donald Trump a contribué à la popularisation du terme, et il a continué à les utiliser dans des *tweets* (Vanbremeersch, 2018). Il est à noter que sa stratégie a changé : autant il a considéré certaines *fake news* comme des informations réelles qui le servaient en dénigrant Hillary Clinton pendant la campagne présidentielle, autant depuis son élection il qualifie tout élément informatif dérangeant de *fake news*, en insistant sur le caractère falsificateur de celles-ci (Botei, 2017). Dans l'univers politique contemporain, il semblerait que l'utilisation de *fake news* pour nuire à une personne ou remettre en cause une décision qui ne plaît pas soit un fonctionnement assez répandu. Par exemple, Emmanuel Macron, pro-européen, a subi des attaques russes. Ou, autre exemple, l'armée des Nations Unies en Lituanie a été accusée de viol, les initiateurs

pensant ainsi nuire à certaines alliances politico-militaires en renforçant la représentation fortement ancrée dans la population de la nécessité de lutter contre le viol ou le stéréotype des soldats violeurs, le but ultime des falsificateurs étant d'encourager des manifestations contre les forces armées et leur stationnement dans la région. L'un des aspects des *fake news* est de s'ancrer sur les stéréotypes partagés par tous les individus, du simple fait de leur appartenance à un groupe social. Cette exploitation d'informations plus ou moins frelatées, comme on a pu le constater pendant la campagne électorale américaine ou à l'égard de Macron, pose la question de l'influence possible sur les électeurs, mais également, dans une perspective plus large, sur le devenir de la démocratie en agissant sur les émotions populaires telles que la peur ou la colère (Botei, *ibid.*). Susciter de telles émotions et raviver des souhaits réprimés (Steinkoler, 2017) est un procédé qui a déjà pu être observé dans des processus de propagande où il convient de développer la peur de l'alter. Nous verrons que ce n'est pas l'unique lien qui peut être fait entre certains objectifs poursuivis par les diffuseurs de *fake news* et les divers procédés utilisés par les propagandistes.

26 D'un point de vue politique, l'action des *fake news* sera amplifiée, même si un discrédit existe à son sujet ; en d'autres termes, « pas de croyance, même ou surtout délirante, sans incroyance face au discours officiel » (Huyghes, 2018b, p. 20). Une étude portant sur la crédibilité accordée aux fausses informations, même si seulement 8 % du public américain serait réellement influencé (*ibid.*), montre que ce phénomène semblerait toucher plus particulièrement les électeurs de droite, qui diversifieraient moins leurs sources d'information que les individus plus à gauche, qui auraient une culture médiatique plus variée et plus étendue (Harsin, 2018). En outre, ils feraient preuve d'une méfiance bien plus grande à l'encontre des journalistes, ce discours de suspicion étant repris par nombre de leurs leaders. En effet, les messages qu'ils relaient sur les réseaux sociaux sont plus fréquemment tirés des sources du parti et donc sont pour partie construits à partir des représentations et stéréotypes en vigueur dans ce contexte culturel spécifique. L'utilisation des réseaux sociaux donne l'occasion de transmettre de soi-disant informations qui n'ont été soumises à aucune vérification ni au jugement éditorial (Alcott, 2017). Les printemps arabes avaient fait croire à une libération de la parole qui a été vite démentie ; « il a été illusoire de croire que le cyberspace échappe à l'État » (Huyghe, 2018, p. 79). Un constat similaire peut être fait en Europe, comme le montrent les travaux de Stier *et al.* (2018). En observant l'usage de Facebook, ces chercheurs étudient la manière dont les partis d'extrême droite utilisent les *fake news* dans leur campagne respective, tout en vouant aux gémonies le journalisme traditionnel.

27 Ce processus de manipulation ou de désinformation ne constitue pas un phénomène récent. Dans son ouvrage *Propagandes*, Jacques Ellul (1990 / 1962) l'a largement étudié et a notamment montré comment les diverses formes de propagande utilisaient les mythes et les symboles stéréotypés. Il observait qu'une partie de l'efficacité de cette démarche résidait dans le fait de s'adresser à la fois à la masse et à l'individu. Cette double action est présente dans la diffusion des *fake news* par les médias de masse comme par les réseaux sociaux qui procurent un sentiment de personnalisation. Les outils changent, mais « il n'est pas de mode de communication humaine qui ne puisse servir à la propagande, étant entendu que celle-ci vise simplement à faciliter la compréhension réciproque entre un individu et un groupe » (Bernays, 2007, p. 135). On peut donc en conclure que ce principe de double communication de masse et « pseudo-individuelle » contribue à l'efficacité des *fake news*. Tout comme le fait de tenir à distance l'autre que l'on conteste en donnant une image plus ou moins stéréotypée. Une autre similarité avec un processus de propagande est le fait que ces *fake news* sont relayées de très nombreuses fois et à un rythme soutenu, ce phénomène étant facilité notamment par l'utilisation des réseaux sociaux, qui est facile et rapide. L'omniprésence du message et ses multiples répétitions sont des principes bien connus du processus de propagande (Ellul, 1990 / 1962). Le rythme effréné de diffusion de ces informations mensongères, couplé au rythme de plus en plus rapide de nos sociétés connectées, laisse peu de possibilités au sujet pour prendre du recul et analyser sereinement et en profondeur le message stéréotypé reçu. La propagande se banalise d'autant plus qu'elle passe souvent inaperçue dans le cadre d'une transmission horizontale parmi des proches (Pinto, 2010).

28 Comme nous l'avons évoqué précédemment, certains politiques utilisent à des fins personnelles le principe qui leur permet d'instaurer une différenciation avec les journalistes dont les informations sont remises en question, surtout en ce qui concerne leur valeur et leur véracité (Vanbremeersch, 2018). On peut ainsi instaurer un climat de doute, de défiance et même de remise en cause systématique, d'autant plus que le récepteur partage avec la source un certain nombre de stéréotypes.

29 En effet, les sympathisants d'un parti politique sont, a priori, des sujets qui ont une connaissance relativement approfondie des mythes et des symboles plus ou moins stéréotypés en vigueur dans

leur groupe socioculturel de référence. Ces connaissances communes les rendraient d'autant plus sensibles au processus de diffusion des *fake news*, si l'on fait l'hypothèse, à l'instar d'Ellul, que

[...] plus l'individu participe à la culture de la société où il vit, plus il est riche en symboles stéréotypés qui expriment les représentations collectives du passé et de l'avenir du groupe. Plus une culture comporte de stéréotypes, et plus les opinions politiques sont aisées à constituer. Plus un individu participe à cette culture, et plus il est sensible à la manipulation de ces symboles(1990, p. 128).

30On peut avancer l'idée que dans les groupes extrémistes ou populistes, notamment, dont une grande partie du discours est stéréotypée, la réception et l'acceptation des *fake news* sont d'autant plus facilitées (Bakir et McStay, 2018 ; Figeac, Salord et Cabanac, 2019).

31Le fait de n'avoir comme sources d'information que celles validées par la communauté de référence permet d'affirmer qu'il existe un risque réel de renforcement des stéréotypes et ainsi des préjugés à qui ils servent de maintien en leur offrant des sources de connaissance rapides mais peu fiables. Depuis quelques décennies, des chercheurs (Rothbart et John, 1985) ont déjà montré combien il était difficile d'infirmer des croyances négatives. L'évolution technologique et la rapidité des transmissions ne peuvent qu'amplifier ce phénomène, car elles rendent possible une double action à l'échelle individuelle et du plus grand nombre.

32L'utilisation des stéréotypes et des préjugés permet de transmettre une information plus ou moins faussée, mais de le faire rapidement. Cette course folle ne permet plus systématiquement une vérification réelle d'une information qui parfois se confond avec un acte de communication qui « est un lieu de co-construction d'une nouvelle réalité » (Gauthier, 2018, p. 3), alors que la réalité constitue un présupposé de l'information.

33En outre, ces dernières années ont vu apparaître un phénomène nouveau : tout citoyen peut s'arroger le statut de journaliste, et ce, grâce aux avancées technologiques. Il y a donc pléthore d'informations ou de pseudo-informations qui conduisent les professionnels à vouloir eux aussi réagir très vite et donc à négliger parfois la vérification de leurs propres sources. On a pu constater que ce fut quelquefois le cas, ce qui nuit à l'image du journaliste et à sa rigueur professionnelle et ainsi cautionne les propos de certains politiques qui les accusent d'être des propagateurs de *fake news*.

Les résultats

34L'un des débats les plus vifs des derniers temps est celui sur le climat, qui subit un processus d'opérationnalisation semblable à celui observable pour les notions de culture ou de communication (Caune, 2015). Devenu presque une manie médiatique, ce débat repose sur des données scientifiques, qui elles-mêmes ont pu faire l'objet d'interprétations de la part des médias, mais aussi des scientifiques eux-mêmes. Ces interprétations peuvent être parfois non testées, transmettre des contenus douteux sous couvert de science, faire abusivement adhérer à des contenus parfois volontairement mensongers. La revue *Pour la science* de janvier 2020 (version en ligne) souligne cette problématique des revues scientifiques « prédatrices », peu enclines à la rigueur heuristique.

35La question du réchauffement climatique et des mesures à prendre pour préserver le système de la Terre est entrée directement dans le discours politique avec des partis pris catégoriques. Les scientifiques sont devenus des figures tantôt adorées, tantôt contestées. Deux camps semblent catégoriquement se dessiner : les défenseurs du climat et les climatosceptiques, chacun d'entre eux ayant leurs propres médiateurs, parmi lesquels les politiques sont les plus zélés. Trump semble œuvrer du côté des climatosceptiques au moins aussi efficacement que les scientifiques eux-mêmes. Les imbrications entre science et politique semblent être à leur sommet quand il s'agit du climat, comme le remarque Agathe Euzen, scientifique de l'Institut écologie et environnement du Centre national de la recherche scientifique (INEE-CNRS), en parlant du prix Nobel pour la paix reçu par le GIEC en 2007 : « On assiste alors à une "première" reconnaissance du rôle des scientifiques pour alerter et éclairer les décideurs dans leurs décisions pour construire le monde de demain » (2019, p. 133). Le débat sur le climat n'est pas un débat comme un autre et il mérite l'attention des sciences de la communication.

36Quand Jayson Harsin (2018) analyse les origines des *fake news*, il parle des aspects techniques, financiers ou encore politiques. Mais dans le cas que nous étudions, nous avons affaire à des sources différentes : des sources scientifiques. Or, celles-ci ne sont pas soumises au même régime de connaissance que les premiers exemples. Elles sont réservées à un groupe de connaisseurs et font

partie intégrante du discours scientifique qui intègre souvent des notions de désaccord dû à la confrontation des concepts et des résultats heuristiques. Lentement, avec l'entrée du débat sur le climat dans l'espace public, les informations tronquées, faussées, à base scientifique, ont tardé à acquérir un statut de *fake news* en raison de leur soutien par des scientifiques réputés. La confusion est d'autant plus grande que thèse et antithèse sont défendues par des chercheurs reconnus.

37 Nous ne nous proposons pas de refaire ici l'historique des débats sur le réchauffement climatique. Il se trouve entre les pages des textes que nous avons analysés et ne fait pas l'objet de notre analyse ici, qui est centrée sur la représentation du scientifique. Tentons plutôt de retrouver les éléments qui éclairent l'image que les protagonistes du débat se font d'eux-mêmes et de leurs interlocuteurs sur le sujet. À la suite de la micro-analyse du discours qui vise le traçage d'éléments de discours révélateurs de figures d'éthos des scientifiques (Amossy, 1999 ; Maingueneau, 2002), nous avons retenu quatre grandes catégories d'éléments qui représentent les résultats de notre analyse : la catégorisation des experts et la problématique de la détermination des causes, les difficultés projectives en lien avec les expériences personnelles du chercheur, l'opposition doute-certitude face à un phénomène et, enfin, l'opposition entre sciences et politique.

La catégorisation des experts et la problématique de la détermination des causes

38 Oreskes et Conway (2012), historiens des sciences, ont mené une enquête sur *Les marchands du doute*. Dans le chapitre 6 de leur ouvrage, « Le déni du réchauffement climatique », ils tracent une chronologie des différents rapports et publications officiels sur le sujet depuis les années 1980. En 1983 est publié le rapport *Changement climatique : rapport du Comité d'évaluation sur le dioxyde de carbone*. Cinq chapitres étaient le fait de scientifiques et deux chapitres ont été rédigés par des économistes, selon la distinction faite par Oreskes et Conway. Les visions des auteurs des chapitres étaient différentes sur la question de l'impact des émissions de gaz à effet de serre sur le climat. Thomas Schelling, économiste, insiste dans le dernier chapitre du rapport sur les doutes et les incertitudes à ce sujet. Les décisions politiques devraient être tournées vers le financement de la recherche plutôt que vers l'action liée aux combustibles fossiles et au dioxyde de carbone :

La tentative de Schelling d'ignorer la cause du réchauffement climatique était étrange. C'était comme si l'on disait que les chercheurs en médecine ne doivent pas s'efforcer de guérir le cancer, car cela revient trop cher, et que de toute façon les gens pourraient décider dans le futur que mourir du cancer n'est pas si terrible (Oreskes et Conway, 2012, p. 297).

39 En 1988, quand le GIEC est créé, le *New York Times* titre sur ce même sujet : « Le réchauffement climatique est maintenant suffisamment important pour que nous puissions établir, avec un haut degré de confiance, une relation de cause à effet avec l'effet de serre » (cité dans Oreskes, Conway, 2012, p. 299). L'annonce appartient à James E. Hansen, modélisateur du climat et directeur de l'Institut Godard d'études spatiales. Le réchauffement climatique anthropique avait déjà commencé.

40 Gervais, de son côté, note qu'il est regrettable que la direction de certains centres soit confiée à des non-spécialistes du domaine :

Le 24 février 2015, le président du GIEC depuis 2002, ingénieur ferroviaire bombardé expert du climat, démissionnait sous la pression de l'ONU, visé par des accusations de conflits d'intérêts, d'enrichissement personnel... Son successeur n'est nullement un climatologue mais un économiste, indice révélateur. La recherche d'un « consensus » au sein d'un Comité Théodule n'atteindra jamais la rigueur de la démonstration (2018, p. 282).

41 Il dénonce le fait que l'on qualifie d'expertes des personnes qu'il considère comme non-spécialistes du domaine. Dans son analyse, ce fait permettrait de diffuser plus facilement un message pseudoscientifique tronqué, générateur de peurs.

42 Deux orientations de l'argumentation semblent surgir de ces extraits : d'un côté, l'existence de plusieurs *catégories d'acteurs*, « les scientifiques » et « les économistes » (ou plus généralement les *social scientists*) et, de l'autre, l'importance de la *bonne détermination des causes* du phénomène.

43 Nous ne nous attardons pas trop sur les catégories de chercheurs, tellement elles sont connues et désapprouvées par les chercheurs des sciences humaines et sociales. Elles relèvent d'un stéréotype selon lequel seules les sciences dures produisent de (vrais) scientifiques. Il est néanmoins intéressant de voir que le stéréotype agit même ici, sur un terrain tellement sensible qu'Oreskes et Conway souhaitent le déblayer soigneusement, comme dans cet extrait : « Si le GIEC jouit aujourd'hui du prestige dû à l'attribution du prix Nobel en 2007, en 1994, la plupart des scientifiques le considèrent comme une diversion du travail "véritable" — faire de la recherche fondamentale » (2012, p. 329).

Les difficultés projectives en lien avec les expériences personnelles du chercheur

44 Toujours dans le rapport de Nieremberg, il était indiqué que la migration des personnes sera une solution normale d'adaptation, déjà rencontrée dans l'histoire de l'humanité, mais qui aurait ici comme cause le changement de distribution des zones climatiques. Alvin Weinberg, physicien, qui a dirigé le Laboratoire national d'Oak Ridge, répond à ces idées :

Le comité pense-t-il vraiment que les États-Unis ou l'Europe de l'Ouest ou le Canada vont accepter les énormes flux de réfugiés des pays pauvres fuyant les diminutions considérables de précipitations ? De par l'expérience de toute une vie, je ne peux imaginer comment les migrations passées, qui sont advenues alors que les frontières étaient bien plus perméables qu'aujourd'hui, peuvent nous enseigner quoi que ce soit des migrations qui auront lieu dans soixante-quinze ou cent ans, lorsque de vastes territoires auront perdu la capacité de nourrir les gens. À coup sûr, ce sera une époque de troubles (cité dans Oreskes et Conway, 2012, p. 299).

45 Il s'agit certes ici d'une analyse subjective, en dehors du champ d'expertise de Weinberg. Ces difficultés de projection sont également mentionnées par Gervais, dans son chapitre intitulé « Anxiocène » en ces termes : « Lors de la première édition du Jour de la Terre en 1970, plusieurs prophéties alarmistes ont été gravées dans le marbre. Il apparaît aujourd'hui aussi instructif que rassurant de vérifier à quel point elles se sont révélées infondées » (2018, p. 265). Le fait que certaines hypothèses ne se sont pas vérifiées permet à l'auteur de douter des prévisions actuelles en matière de réchauffement climatique. Il engage alors une réflexion sur la nécessité de revenir à une rigueur scientifique exempte de tout sentimentalisme et à une analyse la plus fine possible des divers résultats scientifiques.

46 Deux autres idées surgissent de cette citation : l'importance de l'*expérience personnelle* du chercheur et l'*impossible projection* à partir des événements du passé. Les deux éléments sont complètement déliés, mais sont souvent articulés comme propositions d'une même thèse. La renommée et le sérieux du chercheur deviennent ici un gage pour sa démonstration et sont partie intégrante de son ethos.

L'opposition doute-certitude face à un phénomène

47 L'amplitude du réchauffement climatique a été et continue d'être l'un des sujets de débats continus. Roger Revelle, climatologue océanographe, écrivait en 1990, également année de la publication du premier rapport du GIEC :

Nous avons de bonnes raisons de penser que l'augmentation des gaz à effet de serre dans l'atmosphère va produire un réchauffement. Il est très difficile d'en prévoir l'amplitude. Probablement entre 2 et 5 °C aux latitudes des États-Unis, probablement plus aux hautes latitudes et moins aux latitudes basses [...]. Quel que soit le changement climatique, cela aura des conséquences profondes sur certains aspects des ressources en eau (cité dans Oreskes et Conway, 2012, p. 329).

48 Abordant le problème de la hausse du niveau des océans, Gervais intitule deux des parties du chapitre respectivement « Incertitudes sur la hausse du niveau des océans » et « Verdict », que l'on peut s'autoriser à traduire par doute et certitude. Le premier est illustré par de nombreuses données chiffrées mettant en doute la possible montée des eaux et soulignant l'opérationnalisation faite par les politiques : « [...] les prophéties alarmistes avaient été excessivement politisées aux Maldives avec la médiatisation d'un Conseil des ministres tenu sous l'eau, chaque participant affublé d'une bouteille de plongée » (2018, p. 92).

49 Les certitudes du scientifique sont traduites en ces termes :

La hausse du niveau des océans d'ici la fin du siècle ne devrait pas excéder l'amplitude d'une vaguelette et rester ainsi très inférieure à celles des marées océaniques, confirmant la prééminence de l'attraction lunaire sur l'effet bien peu visible du gaz carbonique sur le niveau de l'eau (2018, p. 95).

50 Nous arrivons à deux autres idées relatives aux sources du travail du chercheur : la *certitude* de l'existence du phénomène et le *doute* sur son ampleur. Comme nous pouvons le remarquer, les deux coexistent dans le discours sur le climat, aussi bien chez les climatologues que chez les climatosceptiques. Ces éléments sont indissociables de l'ethos discursif de ces chercheurs.

L'opposition entre sciences et politique

51 L'attention aux mots ainsi que le souhait de ne pas alarmer caractérisent le travail du GIEC. *Discernable* est le mot choisi après moult débats pour décrire le rôle de l'influence humaine sur le climat en 1995. Oreskes et Conway parlent d'« une politique linguistique extrêmement mesurée » (2012, p. 338). En 1996, Fred Seitz attaquait le rapport dans le *Wall Street Journal*. Ben Santer, accusé ainsi de fraude, a répondu dans une lettre dont seule la version tronquée a été acceptée par les médias :

En tant que responsables du GIEC, nous sommes entièrement satisfaits de ce que les changements incorporés dans la version révisée l'ont été dans le seul but de produire l'évaluation la meilleure et la plus claire de la science, et n'ont en aucune manière été inspirés par des considérations politiques et de quelque autre nature que ce soit (cité dans Oreskes et Conway, 2012, p. 338).

52 Dans le chapitre 3 de son ouvrage traitant du rôle du CO₂ dans le phénomène du réchauffement climatique, Gervais dénonce une manipulation des graphiques produits par le GIEC et le Hadley Center de l'Université d'Alabama lors de la préparation de la Conférence de Paris COP21 en 2015 :

Mais surtout par quel subterfuge l'Organisation des Nations Unies et les délégations justifiaient-elles leur focalisation sur un réchauffement climatique en réalité en panne sèche depuis une vingtaine d'années aux fluctuations près (2018, p. 59).

Les promoteurs de la COP21 n'auraient-ils pas lu le rapport du GIEC ? Cachez cette figure que je ne saurais voir... (*ibid.*, p. 61).

53 L'auteur suggère ainsi que les politiques, hommes ou instances institutionnelles, ne se baseraient que sur des résultats tronqués pour justifier leurs projets et décisions. Il dénonce un manque de rigueur heuristique dans leur démarche et nous amène à la distinction capitale entre science et politique.

54 Si nous résumons les résultats de notre terrain, nous arrivons à une liste de catégories qui définissent le scientifique du domaine climatique, tel qu'il apparaît dans quelques écrits des scientifiques eux-mêmes. La métareprésentation, sans doute incomplète du fait de notre corpus restreint, est la suivante :

- véritable scientifique / chercheur des sciences humaines et sociales ;
- détermination juste des causes du phénomène ;
- importance de l'expérience personnelle du chercheur, qui se positionne en acteur lambda ;
- difficulté à admettre la projection ;
- jeu entre certitude et doute ;
- science contre politique.

55 Nous nous étions proposé d'étudier la figure du scientifique dans les discours des scientifiques eux-mêmes sur la question du climat dans le contexte particulier de cohabitation d'informations et

de *fake news* sur le sujet. Autrement dit, nous voulions comprendre si ce contexte entraînait une remise en question des représentations consacrées du scientifique.

Discussion et conclusion

56Un premier constat émerge : la présence de similarités entre les images du défenseur du climat et du climatosceptique. Tous deux sont le plus souvent des scientifiques reconnus, faisant référence à de nombreuses sources qui sont parfois identiques, comme la référence au GIEC (ou son appartenance), afin d'étayer leurs thèses respectives. Tous deux sont porteurs de doutes et de certitudes et dénoncent une opérationnalisation du climat par les politiques. Faire preuve de doute et étayer ses propos à partir de travaux scientifiques correspondent aux normes régulant une démarche heuristique et aux stéréotypes associés au chercheur. Ce doute est partagé par Foucart et exprimé dans son ouvrage en ces termes : « Cependant rien n'est simple. Car certains climatologues ont alimenté eux-mêmes le mélange des genres, en menant de front une carrière scientifique — ou une implication dans le GIEC, par exemple — et une activité militante publique » (2010, p. 20).

57Ils étaient donc sortis d'une rhétorique de démonstration propre au scientifique à la faveur d'une rhétorique de l'argumentation, dont l'objectif est de convaincre. Si l'on suit Patrick Charaudeau, les scientifiques du climat semblent poursuivre « l'effet de vérité » en délaissant « la valeur de vérité ». Celle-ci repose sur la démonstration scientifique et sur l'évidence. La première vise le « croire vrai » et non le « être vrai » et « participe d'un mouvement qui relève d'un savoir d'opinion » (Charaudeau, 2005, p. 37).

58Nous nous sommes donc retrouvées face à des modes de représentation de la figure du scientifique presque similaires, qui mêlent subjectivité et faits, peur de la généralisation et courage rhétorique. Dans l'élaboration de ce « savoir d'opinion », le stéréotype a un pouvoir explicatif plus important que la représentation seule, devenue trop complexe pour un processus communicationnel comme celui des débats sur le changement climatique.

59Bien sûr, nous nous défendons de toute démarche normative quant à la figure du scientifique. D'ailleurs, il est difficile de trouver un travail sur le sujet qui puisse être une base de comparaison normée pour notre terrain. Le numéro de 2000 des *Cahiers internationaux de sociologie* intitulé « Les sciences. Institutions, pratiques, discours » contient un article sur « Les figures de la signature scientifique » signé par David Pontille qui pourrait se rapprocher de notre objectif. Il propose à la fois une recension des sources classiques du domaine et une liste de critères d'analyse de ladite figure. Nous y retrouvons les travaux de Merton sur la publication scientifique et les collaborations scientifiques, le système de récompenses, les travaux de Latour sur les laboratoires et le lien, l'alliance, l'enrôlement, les réseaux. Pontille se penche sur les cosignatures (dont cet article souhaite augmenter le taux inférieur à 6 % identifié pour les sciences humaines et sociales). Mais l'auteur reste sans cesse à l'extérieur du champ et n'inspecte pas le discours des scientifiques sur eux-mêmes.

60Or, c'est justement ce que nous avons souhaité réaliser dans cet article : comprendre la figure du scientifique dessinée par lui-même et ses pairs. Qui, entre Mercellin Berthelot, le savant par définition, et Tribulat Bonhomet, le ténébreux docteur imaginé par Villiers de L'Isle-Adam, reconnaît-on dans les discours étudiés ? Il semble que ce soit plutôt « l'homme illustre » qui se distingue, « chargé d'honneurs et souvent couronné (consécration suprême) par une élection à l'Académie française » (Noiray, 1998, p. 143). Le scientifique du climat qui ressort de notre corpus se « portraite » comme le savant des temps anciens.

61Le portrait serait complètement différent si l'on tenait compte des autres acteurs et auteurs de l'espace public, notamment les journalistes. Stéphane Foucart, dans un ouvrage en apparence de la même veine que ceux que nous avons examinés dans notre analyse, dresse l'image suivante, au sujet d'une conférence du célèbre climatosceptique Vincent Courtillot : « Tel un talentueux prestidigitateur, il va s'employer en usant, dans un premier temps, d'un subtil tour de passe-passe, digne de ces joueurs de bonneteau que l'on croise parfois sur les marchés aux puces de la périphérie parisienne » (2010, p. 143).

62L'ouvrage abonde en caractérisations de ce type, qui s'apparentent, sans aucun doute, au personnage Bonhomet, « être de contradictions », chez qui la science est « bouffonne » (Noiray, 1998, p. 151). L'espace public est friand de caricatures, de stéréotypes qui aident à classer en bon et mauvais, qui aident à prendre position, mais sans doute pas entièrement à comprendre. Nous

avons trouvé dans les discours des scientifiques eux-mêmes d'autres stéréotypes, ceux du scientifique classique. Mais ils aident peut-être moins à se repérer dans la nébuleuse des discours et encore moins à se former une opinion tranchée sur le réchauffement climatique et l'avenir de la planète. La tendance actuelle est de créer une dichotomie entre information (comme description du réel) et *fake news* (comme transformation volontaire du réel à des fins de propagande, d'exercice de pouvoir d'un groupe par rapport à l'autre), semblable à celle qui existe entre représentation (comme image collectivement construite de la réalité) et stéréotype (comme image fondée sur des catégories, d'un groupe par rapport à un autre groupe). Mais dans le quotidien où tout le monde s'arroge le droit d'être journaliste et où les transmissions se font de plus en plus rapidement, on peut se poser la question des porosités entre tous ces concepts. Le sujet est beaucoup plus complexe. Cette complexité a également été notée par Ellul lorsqu'il traitait de la propagande rationnelle et de celle irrationnelle. Cet auteur montre que traditionnellement, on a tendance à lier raison et information et à opposer propagande et irrationalité, mais que dans les faits cela est beaucoup plus complexe. Traitant de la propagande soviétique, Ellul souligne qu'elle est « fondée sur les progrès scientifiques et le développement économique de l'URSS, qui sont incontestables. Mais elle est de la propagande, car elle prend argument de ces faits pour démontrer (rationnellement) la supériorité du système et réclamer l'adhésion de tous » (1990, p. 99).

63 Dans le cadre de cette étude, nous constatons des similarités : défenseur du climat et climatocéptique utilisent des données incontestablement scientifiques et parfois similaires. Tous deux jouent sur le terrain de la raison, mais c'est la contextualisation et l'engrenage dans l'argumentation qu'ils en font qui orientent leurs conclusions. Les *fake news* semblent donc participer à la diffusion de certaines idées ou du moins seraient-elles à leur service. Partant du postulat qu'il existe des liens entre l'idéologie et les diverses formes de propagande, si les *fake news* sont utilisées pour la diffusion idéologique, elles constituent un élément de cette même propagande, en utilisant un savoir simplifié comme les stéréotypes et les préjugés. Ce constat est préoccupant dans un contexte où les démocraties sont fragilisées, mais également parce que ces démocraties ont donné une place importante au discours public (Breton, 2000) et suggèrent l'importance de développer l'esprit critique du récepteur.

64 Ainsi, d'un point de vue théorique, il nous semble que notre analyse sur les deux couples information-*fake news* et représentations-stéréotypes suggère des similitudes qui résident dans plusieurs éléments que nous avons résumés dans le tableau 1 : la généralisation à outrance, le fondement sur des faits réels, la mise à distance de l'autre, le fondement sur l'expérience indirecte, l'inexactitude, la résistance à de nouvelles informations, l'action amplifiée sur le métacommunication, l'appui sur des sources scientifiques.

65 Pour ce qui est du terrain, la réalité des espaces communicationnels actuels atténue cette ressemblance. Retenons avant tout que la littérature du domaine distingue deux acceptions parfois à peine différenciables des *fake news* : d'un côté, des informations fausses visant à désinformer, à manipuler et, de l'autre, des informations instrumentalisées, partielles, visant à nuire. Ce sont les informations *corrupted*, selon le terme plus récemment préféré par Trump. La distinction n'est pas toujours évidente dans les contextes particuliers et il semble même que le positionnement idéologique du récepteur joue dans l'interprétation. Plus encore, quand Harsin explore les voies sinieuses que prennent les *fake news*, il conclut qu'elles « découlent de deux types d'intérêts différents qui s'entremêlent : fins économiques / effets politiques et fins politiques / effets économiques » (2018, p. 103). Mais quand les intérêts et le savoir scientifique s'y mêlent aussi, comme dans les cas des scientifiques que nous avons cités, le cercle est plus sinueux que jamais et la distinction entre comédie et tragédie, comme dans le titre de son article, est moins nette que ce qu'on pourrait penser.

66 La vitesse de diffusion des résultats offerte par l'évolution technologique ainsi que l'accroissement du nombre de publications et l'augmentation de la vulgarisation ne permettent peut-être pas suffisamment aux scientifiques de prendre le recul nécessaire et le temps d'une mise en discours plus éclairante pour le commun des mortels. Il ne s'agit en aucun cas de critiquer ici la vulgarisation scientifique, mais force est de constater que la vitesse avec laquelle les informations, même scientifiques, se doivent d'être restituées au public joue parfois en défaveur de la rigueur et des vérifications. Les réponses se doivent d'être « instantanées » à l'image des interventions de certains politiques qui, depuis l'utilisation des *tweets*, formulent souvent des propos lacunaires. On peut se poser la question si, à l'instar de l'évolution de l'espace politique, le monde scientifique ne subit pas des changements tout en continuant à se légitimer des stéréotypes enracinés dans la doxa scientifique. Ces stéréotypes lui sont utiles pour conserver l'image du respect, du savoir, de la connaissance, que les journalistes et sans doute l'opinion publique sont en train de défaire et de

tourner en ridicule, notamment en accordant un crédit relatif à des argumentations opposées construites à partir d'éléments similaires. Or, si cette transformation de l'éthos prédiscursif, l'image que le public se forme des scientifiques, est possible aujourd'hui, c'est avant tout parce que le statut de l'information à l'époque de la post-vérité est remis en question. Théoriquement, *fake news* et stéréotypes semblent porteurs de danger en visant notamment à mettre à distance l'alter et à conduire à une « malinformation » en agissant sur l'intégrité de l'information (Frau-Meigs, 2019). Il nous semble que les clichés, les images préétablies sur lesquelles se fonde l'éthos des scientifiques, jouent dans ce contexte un rôle essentiel. Les stéréotypes font référence à « un modèle culturel connu » et participent ainsi du « bon fonctionnement de l'argumentation » (Amossy, 1999, p. 111). Le référentiel commun, la catégorisation ou la généralisation sont ce qui permet aux protagonistes du débat sur le climat de préserver l'image d'une catégorie générale de scientifique dont ils se réclament et par laquelle ils se légitiment. Leur discours esquive ainsi les courts-circuits qui abondent dans l'espace médiatique pour décrédibiliser par exemple les climatosceptiques. Les discours des scientifiques participent à l'espace communicationnel entre autres en employant les stéréotypes qui deviennent des arguments essentiels dans le positionnement du soi et dans la relation à l'autre.

67 Les divers scandales ou accusations liés aux données qui fondent les théories climatiques, qui ont des soubassements politiques, économiques, éthiques, ont rendu possibles la séparation entre l'éthos discursif et l'éthos prédiscursif des scientifiques et par la même occasion l'ébranlement du discours du scientifique sur le climat. S'appuyant sur leurs deux représentations publiques contradictoires, les scientifiques du climat auraient aujourd'hui deux défis concomitants : défendre des points de vue scientifiques et réparer ou préserver leur propre image. Si ce type de conflit existe ailleurs, celui qui se déploie sur le terrain du climat est le premier à être exposé au regard de tous en raison de l'urgence et de l'impossible marche arrière sur ce plan. Facilement, l'écueil communicationnel qui pourra être défini et qui est à étudier est la possibilité de la production de *fake news*, en s'appuyant sur des stéréotypes, notamment, dans un discours argumentatif du scientifique. La production des *fake news* pro- ou anti-croyance dans le réchauffement climatique tient déjà beaucoup de la référence non au « savant », comme porté par les discours que nous avons analysés, mais au stéréotype du climatologue ou du climatosceptique véhiculé par l'espace médiatique.

WATZLAWICK Paul (1979), *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.

[Haut de page](#)

BIBLIOGRAPHIE

Des DOI sont automatiquement ajoutés aux références par Bilbo, l'outil d'annotation bibliographique d'OpenEdition.

Les utilisateurs des institutions qui sont abonnées à un des programmes freemium d'OpenEdition peuvent télécharger les références bibliographiques pour lesquelles Bilbo a trouvé un DOI.

ABRIC Jean-Claude (1994), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses universitaires de France.

ABRIC Jean-Claude (2003), « La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales », dans Jean-Claude ABRIC (dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne, érès « hors collection », p. 59-80.

AMOSSY Ruth (1991), *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

AMOSSY Ruth (1999), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.

AMOSSY Ruth (2015), « Quelle vocation empirique pour l'argumentation dans le discours ? », *Argumentation et analyse du discours*, 15, <http://journals.openedition.org/aad/2059>, page consultée le 27 septembre 2019.
DOI : [10.4000/aad.2059](https://doi.org/10.4000/aad.2059)

BAKIR Vian et Andrew MCSTAY (2018), « Fake news and the economy of emotions: Problems, causes, solutions », *Digital Journalism*, 6(2), p. 154-175, <https://doi.org/10.1080/21670811.2017.1345645>, page consultée le 18 février 2021.
DOI : [10.1080/21670811.2017.1345645](https://doi.org/10.1080/21670811.2017.1345645)

BERNAYS Edward (2007 / 1928), *Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie*, Paris, La Découverte.

BOTEI Mircea (2017), « Misinformation with fake news », *Bulletins of the Transilvania University of Brasov, Series VII: Social Sciences*, 10(59-2), p. 133-140.

BOUDON Raymond (2009), *La rationalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ?
DOI : [10.3917/puf.boudo.2009.01](https://doi.org/10.3917/puf.boudo.2009.01)

BOYER Henri (dir.) (2007), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris, L'Harmattan.

BOYER Henri (2019), « La place du stéréotype dans la pensée sociale et les médias », *Hermès*, 83, p. 68-73.
DOI : [10.3917/herm.083.0068](https://doi.org/10.3917/herm.083.0068)

BRETON Philippe (2000), *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.
DOI : [10.3917/dec.breto.2020.01](https://doi.org/10.3917/dec.breto.2020.01)

BRONNER Gérald (2010), « Le succès d'une croyance. Évocation - crédibilité - mémorisation », *L'Année sociologique*, 60(1), p. 137-160.

CAUNE Jean (2015), « Pratiques culturelles et processus de communication. Quels savoirs scientifiques », *Hermès*, 71, p. 272-280, <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2015-1-page-272.htm>, page consultée le 30 avril 2021.
DOI : [10.3917/herm.071.0272](https://doi.org/10.3917/herm.071.0272)

CHARAUDEAU Patrick (2005), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck.
DOI : [10.3917/dbu.chara.2011.01](https://doi.org/10.3917/dbu.chara.2011.01)

CHARAUDEAU Patrick (2006), « Un modèle socio-communicationnel du discours. Entre situation de communication et stratégies d'individuation », dans *Médias et culture. Discours, outils de communication, pratiques : quelle(s) pragmatique(s) ?*, Paris, L'Harmattan.

COMBY Jean-Baptiste (2013), « Faire du bruit sans faire de vagues », *Communication*, 31(2), <https://doi.org/10.4000/communication.4439>, page consultée le 18 février 2021.
DOI : [10.4000/communication.4439](https://doi.org/10.4000/communication.4439)

DESMAYSON Xavier et Guillaume JUBIN (2019), *Le bûcher des vérités*, Paris, Éditions Hermann.

ELLUL Jacques (1990 / 1962), *Propagandes*, Paris, Economica.

EUZEN Agathe (2019), « Les scientifiques, des éclaireurs de la décision politique ? Partage d'expérience autour de formes de communications scientifiques et politiques », *Hermès*, 85, p. 132-138.

FACCIOLI Patrizia (2007), « La sociologie dans la société de l'image », *Sociétés*, 95, p. 9-18.
DOI : [10.3917/soc.095.0009](https://doi.org/10.3917/soc.095.0009)

FIGEAC Julien, Tristan SALORD, Guillaume CABANC, Ophélie FRAISIER, Pierre RATINAUD, Fanny SEFFUSATTI et Nikos SMYRNAIOS (2019), « Facebook favorise-t-il la désinformation et la polarisation idéologique des opinions ? », *Questions de communication*, 36, p. 167-187, <https://www.cairn.info/revue-questions-de-communication-2019-2-page-167.htm>, page consultée le 30 avril 2021.
DOI : [10.4000/questionsdecommunication.21149](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21149)

FLAMENT Claude et Michel-Louis ROUQUETTE (2003), *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris, Armand Colin.

FOUCART Stéphane (2010), *L'avenir du climat : enquête sur les climato-sceptiques*, Paris, Éditions Denoël, coll. Folio Actuel.

FRANÇOIS Stéphane (2015), « Désinformation », Publiotionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics, mis en ligne le 14 septembre 2015, dernière modification le 26 février 2019, <http://publiotionnaire.huma-num.fr/notice/desinformation>, page consultée le 30 avril 2021.

FRAU-MEIGS Divina (2019), *Faut-il avoir peur des fake news ?*, Paris, La Documentation française.

GAUTHIER Gilles (2018), « Le post-factualisme. Réalité, communication, information et débat public », *Communication*, 35(1), <https://journals.openedition.org/communication/7530?lang=en>, page consultée le 9 novembre 2018.

GERVAIS François (2018), *L'urgence climatique est un leurre*, Paris, Éditions de l'Artilleur / Toucan, coll. Grandeur Nature.

GUIMELLI Christian (1999), *La pensée sociale*, Paris, Presses universitaires de France. DOI : [10.3917/puf.guime.1999.01](https://doi.org/10.3917/puf.guime.1999.01)

HARSIN Jayson (2018), « Un guide critique des fake news : de la comédie à la tragédie », *Pouvoirs*, 164(1), p. 99-119. DOI : [10.3917/pouv.164.0099](https://doi.org/10.3917/pouv.164.0099)

HUYGHE François-Bernard (2018a), « Que changent les fake news ? », *Revue internationale et stratégique*, 110(2), p. 79-87.

HUYGHE François-Bernard (2018b), *Fake news : la grande peur*, Versailles, VA Éditions.

JODELET Denise (1989), « Les représentations sociales », Paris, Presses universitaires de France. DOI : [10.3917/puf.jodel.2003.01](https://doi.org/10.3917/puf.jodel.2003.01)

JODELET Denise (1992), « Représentation sociale : phénomène, concept et théorie », dans Serge MOSCOVICI (dir.), *Psychologie sociale*, 4^e éd., Paris, Presses universitaires de France, p. 357-378.

LAMIZET Bernard (2013), « Signification politique du climat », *Communication*, 31(2), <https://doi.org/10.4000/communication.4324>, page consultée le 18 février 2021. DOI : [10.4000/communication.4324](https://doi.org/10.4000/communication.4324)

LE TREUT Hervé (2019), « Le fonctionnement du système Terre est très peu enseigné », *Le 1*, 264.

LEHMANS Anne (2018), « Repenser le stéréotype », *Hermès*, 80(1), p. 216-219, <https://www.cairn.info/journal-hermes-la-revue-2018-1-page-216.htm>, page consultée le 30 avril 2021. DOI : [10.3917/herm.080.0216](https://doi.org/10.3917/herm.080.0216)

LIPPMANN Walter (1922), *Public Opinion*, New York, ebook, <http://www.gutenberg.org/cache/epub/6456/pg6456-images.html>, version électronique consultée le 10 novembre 2019. DOI : [10.1097/00005053-192301000-00118](https://doi.org/10.1097/00005053-192301000-00118)

MAINGUENEAU Dominique (2002), « Problèmes d'éthos », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, 113-114, p. 55-67, https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2002_num_113_1_1945, page consultée le 30 avril 2021. DOI : [10.3406/prati.2002.1945](https://doi.org/10.3406/prati.2002.1945)

MERCIER Arnaud (2018), *Fake news et post-vérité : 20 textes pour comprendre et combattre la menace*, ebook, https://cdn.theconversation.com/static_files/files/160/The_Conversation_ebook_fake_news_DEF.pdf?1528388210, page consultée le 10 décembre 2019.

MOESCHLER Jacques (1994), « Structure et interprétabilité des textes argumentatifs », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, 84, p. 93-111, https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1994_num_84_1_1731, page consultée le 30 avril 2021.
DOI : [10.3406/prati.1994.1731](https://doi.org/10.3406/prati.1994.1731)

MOSCOVICI Serge (1961), *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France.

MOTULSKY Bernard, Jean Bernard GUINDON et Flore TANGUAY-HEBERT (dir.) (2017), *Communication des risques météorologiques et climatiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

NATURE COMMUNICATIONS (2017), Editorial, « Fake news threatens a climate literate world », <https://www.nature.com/articles/ncomms15460>, page consultée le 2 décembre 2019.

ORESQUES Naomi et Erik M. CONWAY (2012), *Les marchands du doute*, Paris, Le Pommier, coll. Essais.

NOIRAY Jacques (1998), « Figures du savant », *Romantisme*, dossier « Le Grand Homme », 100, p. 143-158.
DOI : [10.3406/roman.1998.3296](https://doi.org/10.3406/roman.1998.3296)

PINTO Jean-Jacques (2010), « Fantôme, discours, idéologie. D'une transmission qui ne serait pas propagande », *Topique*, 111(2), p. 31-58, <https://www.cairn.info/revue-topique-2010-2-page-31.htm>, page consultée le 30 avril 2021.

PONTILLE David (2000), « Figures de la signature scientifique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 109, p. 283-316.

ROTHBART Myron et Oliver P. JOHN (1985), « Social categorization and behavioral episodes: a cognitive analysis of the effects of intergroup contact », *Journal of Social Issues*, 41(3), p. 81-104.
DOI : [10.1111/j.1540-4560.1985.tb01130.x](https://doi.org/10.1111/j.1540-4560.1985.tb01130.x)

SALES-WUILLEMIN Edith (2006), *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*, Paris, Dunod, coll. Psycho Sup.

SHIN Jieun *et al.* (2018), « The diffusion of misinformation on social media: Temporal pattern, message and source », *Computers in Human Behavior*, 83, p. 278-287, <https://doi.org/10.1016/j.chb.2018.02.008>, page consultée le 15 novembre 2019.
DOI : [10.1016/j.chb.2018.02.008](https://doi.org/10.1016/j.chb.2018.02.008)

STEINKOLER Manya (2017), « Mar a logos : l'élection de Trump et les fake news », *Savoirs et clinique*, 23(2), p. 23-33.
DOI : [10.3917/sc.023.0023](https://doi.org/10.3917/sc.023.0023)

STEPHAN Gaël et Vauchez YSÉ, « Réinformation », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, mis en ligne le 14 novembre 2019, dernière modification le 15 novembre 2019, <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/reinformation>, page consultée le 30 avril 2021.

STIER Sebastian, Armin BLEIER, Haiko LIETZ et Markus STROHMAIER (2018), « Election campaigning on social media: Politicians, audiences, and the mediation of political communication on Facebook and Twitter », *Political Communication*, 35(1), p. 50-74, <https://doi.org/10.1080/10584609.2017.1334728>, page consultée le 16 novembre 2019.
DOI : [10.1080/10584609.2017.1334728](https://doi.org/10.1080/10584609.2017.1334728)

VANBREMEERSCH Nicolas (2018), « De quoi les fake news sont-elles le nom ? », *Le Débat*, 200(3), p. 15-22.
DOI : [10.3917/deba.200.0015](https://doi.org/10.3917/deba.200.0015)

VINER Katarina (2017), « Editorial: Fake news threatens a climate literate world », *Nature Communications*, 20 avril, <https://www.nature.com/articles/ncomms15460>, page consultée le 10 décembre 2019.

VINER Katarina (2016), « How technology disrupted the truth », *The Guardian*, 12 juillet, <https://www.theguardian.com/media/2016/jul/12/how-technology-disrupted-the-truth>, page consultée le 10 décembre 2021.

WOLTON Dominique (2019), « Ouverture », *Hermès*, 83, p. 10-20.
DOI : [10.3917/herm.083.0012](https://doi.org/10.3917/herm.083.0012)

[Haut de page](#)

NOTES

1 Nous gardons dans cet article la désignation employée par les médias de « climatosceptique ». Il ne s'agit pas d'un parti pris de notre part pour considérer que le scepticisme serait le propre de ces scientifiques qui contredisent le changement climatique anthropique. Tout scientifique est sceptique.

2 Inévitable attention économisée (traduction des auteures). Toutes les citations sont extraites de la version électronique de l'ouvrage de Lippmann (1922).

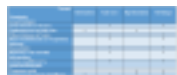
3 Dans la grande confusion florissante du monde extérieur, nous choisissons ce que notre culture a déjà défini pour nous et nous avons tendance à percevoir ce que nous avons choisi sous la forme stéréotypée par notre culture (traduction des auteures).

4 Nos habitudes, nos goûts, nos qualités, notre confort et nos espoirs (traduction des auteures).

5 Notre univers et l'univers (traduction des auteures).

[Haut de page](#)

TABLE DES ILLUSTRATIONS



Titre **Tableau 1. Mise en perspective des quatre concepts fondamentaux de notre recherche**

URL <http://journals.openedition.org/communication/docannexe/image/14378/img-1.png>

Fichier image/png, 77k

r

[Haut de page](#)

POUR CITER CET ARTICLE

Référence électronique

Isabelle Boyer et Luciana Radut-Gaghi, « Des stéréotypes à l'ère des *fake news* », *Communication* [En ligne], Vol. 38/2 | 2021, mis en ligne le 01 novembre 2021, consulté le 26 juin 2022. URL :

<http://journals.openedition.org/communication/14378> ; DOI :
<https://doi.org/10.4000/communication.14378>

[Haut de page](#)

AUTEURS

Isabelle Boyer

Isabelle Boyer est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, CY Cergy Paris Université et membre du laboratoire Lexiques, Textes, Discours et Dictionnaires (LT2D).

Courriel : isabelle.boyer@cyu.fr

Articles du même auteur

- [Le discours médiatique de commémoration](#) [Texte intégral]

Quand le présent est tenu par le discours

Paru dans *Communication*, [Vol. 38/1 | 2021](#)

Luciana Radut-Gaghi

Luciana Radut-Gaghi est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, CY Cergy Paris Université et membre du laboratoire Lexiques, Textes, Discours et Dictionnaires (LT2D).

Courriel : luciana.radut-gaghi@cyu.fr

Articles du même auteur

- [Le discours médiatique de commémoration](#) [Texte intégral]

Quand le présent est tenu par le discours

Paru dans *Communication*, [Vol. 38/1 | 2021](#)

- [Tim MARKHAM et Scott RODGERS \(dir.\) \(2017\). Conditions of Mediation: Phenomenological Perspectives on Media](#) [Texte intégral]

New York, Peter Lang

Paru dans *Communication*, [vol. 36/1 | 2019](#)